

that of 1953 to allow the Bank of England, with Treasury approval, to issue notes to an unlimited extent, is well appraised. With the move towards "devolution" of political power within the United Kingdom, will the Scottish banks, in fact, *can* the Scottish banks re-assert something of their old regional independence? Much will possibly depend on whether Scotland, as a political unit, would have a economic future. The story, to date, as recorded here, has been one of amazing originality and versatility, giving way to penetration from the South, truly an example of "the greater must attract the lesser." In changed political circumstances, given a very different Scottish social and racial structure from that of 1695-1820, can that dynamic drive be reborn? Professor Checkland's fine study may give some inkling of the future.

The book is superbly illustrated, in colour, and in black-and-white, and is a credit to the old Glasgow firm of Collins. Tables and statistical data are first-rate, well laid-out and easily comprehensible.

David S. MACMILLAN,
Trent University.

* * *

GUY CHAUSSINAND-NOGARET. — *La noblesse au XVIII^e siècle. De la féodalité aux lumières.* Paris, Librairie Hachette, 1976.

L'auteur de cet ouvrage nuancé et non conformiste veut s'inscrire en faux contre l'historiographie officielle et se libérer audacieusement des schémas contraignants défendus par certains historiens. À la suite de François Furet et Denis Richet qui ont renouvelé la recherche sur la Révolution de 1789 et proposé une interprétation nouvelle de ses origines, Guy Chaussinand-Nogaret s'attache à démontrer que la noblesse française du siècle de Voltaire, « élite révolutionnaire », selon son vocable, n'a constitué en aucune sorte un obstacle à l'évolution des institutions et des structures fondamentales de l'économie et de la société d'Ancien Régime. Au contraire, classe jeune, dynamique, « moderne », elle a initié la réflexion des Lumières et amorcé, bien avant le Tiers état, la critique du pouvoir, suscité le débat entre naissance et mérite, revendiqué la liberté et s'est imbriquée dans les nouvelles formes de l'économie capitaliste sans se laisser scléroser. Et qui plus est, supportant difficilement la tutelle de l'État absolutiste, la noblesse française, initiatrice d'une idéologie libérale, a, selon l'auteur, pris position sans ambages contre l'Ancien Régime. À preuve de cela, ses cahiers de doléances, à plus d'un titre moins conservateurs que ceux du Tiers état, paraissent le réquisitoire le plus sévère contre les abus du régime et un plaidoyer favorable à la constitution d'un État libéral. Par le biais d'une étude de groupe, le livre de Guy Chaussinand-Nogaret propose donc, et c'est là sa portée essentielle, une lecture nouvelle de la crise de l'Ancien Régime, de la formation des élites et des origines de la Révolution française.

Afin d'étayer sa thèse, l'auteur, bien servi par une plume alerte, avance des arguments qui, sans être toujours pleinement convaincants, demeurent pour le moins attrayants. Ainsi, sur le plan de la culture, le troisième niveau de la dimension historique selon l'expression de Pierre Chaunu, la noblesse a joué un rôle déterminant, au même titre que la bourgeoisie, dans l'élaboration des Lumières et dans la pensée politique et sociale qui en découlait. En fait, loin de s'opposer, noblesse et bourgeoisie, élites parfaitement greffées l'une à l'autre, ont défini en commun une seule et même culture: celle qui débouche sur la prise de conscience

d'une nation individualiste, égalitaire, avide de prendre en main sa destinée. En ce sens, les cahiers de doléances de la noblesse et ceux du Tiers État illustrent l'identité culturelle à laquelle ces deux ordres sont parvenus en 1789 (p. 38). C'est, selon la thèse de Denis Richet, cette fusion des élites à la fin de l'Ancien Régime qui constitue l'une des clés de l'histoire pré-révolutionnaire. Cette union s'explique par la formation de la noblesse, groupe jeune et en pleine ascension, constitué majoritairement des élites secrétées par le Tiers État au cours des deux derniers siècles de l'Ancien Régime, lesquelles par le biais des divers modes d'anoblissement ont pu s'infiltrer au sein du second ordre. En témoignent, selon l'auteur, les critères nouveaux de mobilité sociale qui émergent à partir de 1760 et qui modifient l'échelle des valeurs. Les notions de gloire et d'honneur fondées sur des caractères biologiques auxquels se référerait la noblesse pour se définir et s'isoler sont relayées par un critère nouveau de classification : celui du mérite, valeur bourgeoise par excellence que la gentilhommerie intègre, fait sienne, accepte et reconnaît officiellement comme tremplin social. À partir de cette acceptation, il n'existe plus, selon l'auteur, de différence entre noblesse et bourgeoisie (p. 54), formule lapidaire qui appellera certainement des commentaires. Cette évolution des mentalités lui semble donc l'un des signes les plus cohérents de la disparition du fossé idéologique qui opposait noblesse et bourgeoisie. Ainsi, dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, se trouvait définie une élite rajeunie, conforme à l'idéologie des Lumières. Il n'y avait plus désormais à la fin de l'Ancien Régime de bourgeois gentilshommes mais partout des gentilshommes bourgeois (p. 60). En 1789, la noblesse française ne désirait plus rester enfermée dans une définition rigide et dépassée mais aspirait à devenir la classe pilote du royaume, le grand rassemblement de tous les talents, l'académie du mérite (p. 63).

Cette identité des élites nobles et bourgeoises qui se vérifie sur le plan culturel et se concrétise par des alliances au moment du mariage se retrouve également au niveau de l'économie. Pour nous en convaincre, l'auteur bouscule les schémas acceptés et s'inscrit en faux contre l'affirmation voulant que la Révolution française soit interprétée comme la victoire des forces progressistes bourgeoises sur les pesanteurs du passé. Il rejette, par la même occasion, la dichotomie trompeuse opposant noblesse à bourgeoisie et économie féodale à économie bourgeoise. En fait, selon lui, les nobles, parce qu'ils constituaient une classe montante, jeune et dynamique, étaient au même titre que les bourgeois, intéressés à la suppression des monopoles et des entraves nuisibles à l'essor économique et formaient, par là même, une classe révolutionnaire (p. 120). Élite réformatrice, la noblesse s'appropriait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, à apporter sa charge d'innovation destinée à faire éclater l'armature économique trop rigide (p. 121). Elle se rangeait donc parmi les élites économiques au rang des minorités les plus dynamiques du royaume et en tête des plus actifs au plan du modernisme. La démonstration semble aisée pour l'auteur qui, avec un luxe de preuves à l'appui, s'efforce de préciser que la noblesse, à des degrés divers, bien sûr, était mêlée à la fin de l'Ancien Régime à toutes les plus importantes entreprises minières et sidérurgiques, celles-là même qui s'opposaient aux formes traditionnelles de l'exploitation familiale. Ainsi, la noblesse représentait le courant le plus novateur et le plus moderniste des affaires (p. 123). Massivement, le second ordre a donc participé à la poussée industrielle qui a marqué les dernières années de l'Ancien Régime.

En dernier lieu, cette identité des élites se vérifie au plan des revendications et se concrétise dans la rédaction des cahiers de doléances, testament de l'Ancien Régime. Selon Guy Chaussimand-Nogaret, la critique de l'Ancien Régime formulée par les nobles s'aligne trop bien sur celle que faisait au même moment le Tiers État pour que le doute puisse subsister sur l'identité fondamentale des deux ordres et leur solidarité face à un régime décrié par tous. Cela a donné lieu à la mise en

cause par la gentilhommerie du régime et de la société. En effet la plus grande partie de ses doléances marque la volonté non de conserver mais de changer, d'abolir, de détruire, de remplacer (p. 194). À la limite, si l'on poursuivait méthodiquement la comparaison, les cahiers de la noblesse et du Tiers État se recouvriraient à peu près intégralement et se rejoindraient au niveau des réclamations. Selon l'auteur, la bourgeoisie et la noblesse apparaissent donc, à travers leurs doléances, comme des complices décidés à abattre un régime discrédité et à lui substituer un ordre nouveau sur lequel ils ont très largement des idées communes. S'ils sont divisés, ça ne saurait être que sur les moyens de réaliser le passage et non sur les principes (p. 226).

Ainsi, profondément modifiée dans sa substance, rajeunie dans son sang, stimulée par l'intrusion du capitalisme et infiltrée par la bourgeoisie, la noblesse est devenue au dix-huitième siècle, l'instrument politique de la révolution des élites. L'œuvre de la Constituante en grande partie sera son œuvre. L'élite du Tiers État et l'élite de la noblesse, balayant les divisions que les « ordres » opposaient à leur fusion, unissaient donc à la fin de l'Ancien Régime leurs forces et leurs ambitions vers un même but: le monopole du pouvoir. C'est la conclusion ultime de ce volume explosif qui ne restera certes pas sans écho.

Louis LAVALLÉE,
Université de Montréal.

* * *

INGLIS, K.S. — *The Australian Colonists, An Exploration of Social History, 1788-1870*. Carlton, Victoria [Australia]: Melbourne University Press, 1974.

K.S. Inglis is one of Australia's leading social historians. Ever since he was a small boy at school in Melbourne he has been fascinated by Anzac Day, the anniversary of the Australian landing at Gallipoli on 25 April, 1915. This became Australia's national holiday, commemorating an experience which was said to be the consummation of the country's existence. Inglis decided some years ago that an investigation into the Anzac tradition might throw some light on the Australian national identity. But before he could examine the meaning of Anzac Day he felt he had to look at the years before 1915 in order to uncover the consciousness in which the tradition took root. Did the residents of the six Australian colonies before federation regard themselves as Britons living overseas, as members of an integrated empire, or as founders of a new nation? What qualities did they glorify through their leaders and folk heroes? To what extent did their public holidays reflect their collective aspirations, their vision of the society they were building? How did they regard national emergencies, moments of danger possibly issuing in violent response? How did they view wars in other continents, especially conflicts in which Britain might be involved?

The scope and complexity of these questions transformed Inglis' Anzac Day project into a study which is now planned to encompass four volumes. The first (now under review) looks at the awareness of the topics mentioned above by the Australian colonists from 1788, the year of Arthur Phillip's landing at Botany Bay, to 1870, when the British garrisons were withdrawn and Australians were obliged to take over responsibility for their own defence. A second volume will carry the themes of the work to 1900, a third to the first anniversary of the Gallipoli landing and a fourth will describe the shaping of the tradition during the years when the author witnessed it. This is an ambitious design, the foundation of which has been soundly laid in this first volume, *The Australian Colonists*.